

Satan le même

Massimo Introvigne, *Enquête sur le satanisme*. Traduit de l'italien par Philippe Baillet, Éditions Dervy, 414.

Mathieu Arsenault

Number 184, May–June 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M. (2002). Satan le même / Massimo Introvigne, *Enquête sur le satanisme*. Traduit de l'italien par Philippe Baillet, Éditions Dervy, 414. *Spirale*, (184), 26–27.

SATAN LE MÊME

ENQUÊTE SUR LE SATANISME de Massimo Introvigne
Traduit de l'italien par Philippe Baillet, Éditions Dervy, 414.

de suite, pour devenir, en somme, plus « croyants » que les croyants... Chose certaine, l'homme moderne « sait » que la foi, « c'est ne pas vouloir savoir ce qui est vrai » (*L'Antéchrist*). Cela ne fait pas de lui un surhomme à la perfection absolue que « les justes appelleraient démon » (*Ecce homo*). Pourtant, Mascolo considère, à tort il me semble, que « Nietzsche eut la faiblesse de nommer surhomme, mot qui éloigne [...] la possibilité de libération authentique qu'il aperçut, et que nous pouvons avec simplicité nommer l'homme moderne [...] : celui qui a [...] rompu toute attache inconsciente avec les origines ». Or, il m'est d'avis que l'homme moderne, contrairement au surhomme qui, lui, aurait rompu « toute » attache inconsciente avec les origines, constate, comprend et analyse la situation : il « devient » conscient. Totalement? Non. Trop? Probablement pour l'Église. Que reste-t-il à faire en ce début de XXI^e siècle? Culpabiliser les chrétiens sur le point de devenir modernes, rendre coupables ces « catholiques pratiquants le soir de Noël » pour leur désertion des bancs d'église. Du même coup, une autre constatation germe au sein du clergé : la jeunesse n'y est plus. Résultat : la modernisation du christianisme. Ainsi, au Québec, par exemple, certains prêtres vont même jusqu'à faire des messes en plein air sur des rythmes endiablés de groupes rock chantant quelques paroles propices à des interprétations évangélistes afin de rassembler quelques brebis égarées, mais surtout, d'humaniser le sacré : « pour que les instincts les plus bas puissent être de la partie, il faut que Dieu soit jeune », disait Nietzsche dans *L'Antéchrist*. L'effet cathartique est recherché en tentant d'atteindre l'idole religieuse par l'entremise de l'idole du rock'n'roll. L'Église tente alors de fraterniser avec son grand ennemi musical, celui en qui des millions de jeunes ont remplacé l'icône de Jésus par Elvis Presley dans les années cinquante, par les Beatles dans les années soixante et par les Doors dans les années soixante-dix. Pour le dire avec Mascolo : « Sous la pression du besoin de rapprocher de lui la transcendance, l'homme finit par provoquer la chute de Dieu, le rendre plus humain. » Éternel retour à la religion de la « victime » ou du faible! Pas étonnant alors que Nietzsche lance cette virulente boutade : « les prêtres à part, les ivrognes sont les seuls à parler encore de Dieu »! Quand le Dieu est profane, il est plus facile de « l'élever » en mythe par la suite, car il est à plaindre. C'est pourquoi, pour Nietzsche, le christianisme restera l'expression d'un appauvrissement de l'homme, même s'il ne nie pas l'existence d'un dieu. Il en cherche plutôt une justification afin de l'expliquer sans la croyance optimisante traditionnelle. Et même si le Dieu chrétien semble perdre de sa légitimité, la conscience chrétienne, la pensée judéo-chrétienne, est sans doute là pour rester malgré le fait que « notre temps est un temps qui sait... » Et ce temps, justement, n'est-il pas mesuré à partir du début du christianisme?

STÉPHAN GIBEAULT

LE SATANISME, c'est le moins qu'on puisse dire, est un mouvement religieux étrange, non pas tant par l'apparente vanité de son objet, le mal le plus abject figuré par Satan, que par les moyens qu'il prend pour opérer la vénération de ce Mal. Puisqu'il s'agit d'un Mal précis, celui de la religion catholique, le satanisme peut se présenter véritablement comme un commentaire en actes sur le catholicisme et son Église, un supplément étrange et horrifiant qui n'apparaît jamais complètement au grand jour mais toujours d'une manière voilée, autant sous la forme du secret et du complot — des romans de Huysmans à *Rosemary's Baby* — que de l'abjection la plus complète dans les pires journaux à sensations — on a parlé longtemps du satanisme de Charles Manson, le bruit avait également couru dans le sillage de la fusillade de Columbine au Colorado. Mais il semble que, dans sa forme contemporaine, le satanisme tel que nous le présente Massimo Introvigne dans *Enquête sur le satanisme* a su trouver une manière originale de commenter le catholicisme en se posant aux limites de l'acceptable, à travers une mise en spectacle et un langage ancrés dans leur propre immanence, minant d'une manière originale la transcendance divine. L'histoire contemporaine du satanisme pourrait donc se lire véritablement comme une histoire du Même épuré jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire comme l'histoire de la mise en absence de l'altérité.

Cette histoire contemporaine du satanisme commence avec la fondation de l'Église de Satan au début des années cinquante dans les milieux marginaux d'Hollywood et de San Francisco. L'Église de Satan s'est tout de suite entourée d'une atmosphère de scandale délibérée, mais toujours dans les limites de la légalité, le fondateur Anton Szandor Laffey apparaissant en public entouré de danseuses *topless* et déguisé en diable avec une cape et des cornes, ou laissant courir le bruit qu'il avait eu une aventure avec Marilyn Monroe ou encore que l'accident mortel de Jayne Mansfield, qui s'était fait photographe aux pieds de Laffey, était le fait d'un enchantement délibéré. « Si photogénique, nous dit Introvigne, si disponible, si ouvert — jusqu'à publier les rituels —, Laffey pouvait être adopté par San Francisco comme le dernier de ses grands excentriques et par la presse comme l'une des nombreuses particularités américaines. Il obtenait ainsi deux résultats : ne pas être considéré comme "dangereux" par la société civile et par l'État (qui auraient pu aisément

l'écraser) et entretenir gratuitement sa propre publicité dans des milliers d'organes de presse. »

Plus profondément encore, cette politique de relation publique révèle la forme nécessaire que le satanisme a dû prendre dans un monde où la communication ne laisse plus de place pour une société secrète fondée sur les principes de l'abjection la plus absolue. Constamment sur la défensive non seulement en regard de l'institution catholique, mais aussi de toute la société civile chaque fois qu'un meurtre à tendance sacrificielle se produit, l'Église de Satan s'est vue contrainte d'opérer un travail sur les signes et les symboles, introduisant ainsi d'emblée un jeu transgressif avec l'abjection et la profanation, mais dont la signification ne doit jamais excéder sa dimension ludique ou symbolique pour que l'institution religieuse ne puisse jamais être confondue avec une association fanatique et criminelle.

Le spectacle de l'abjection

L'Église de Satan contemporaine joue toujours de cette manière sur deux niveaux sémantiques : un niveau proprement humain à l'intérieur duquel elle produit des signes et uniquement des signes (puisque ils tombent hors de la juridiction de la loi), et un niveau spirituel dans lequel ces signes deviennent des marques de l'abjection et de la profanation catholique. Et toute la théosophie de l'Église de Satan implique constamment ces deux niveaux, au point de faire de Satan lui-même un symbole divin de l'homme : « il ne s'agit pas de vénérer Satan comme personnage réel, mais de mettre en scène "un psychodrame au sens le plus authentique", destiné à libérer les chrétiens et en particulier les catholiques de leur "endoctrinement" passé à travers une thérapie de choc. » Satan devient ainsi la figure proprement dite de l'homme exprimant ses désirs avec, en dernière instance, le culte de l'homme supérieur écrasant les faibles, supplantant tous les Dieux, prêt à tout pour « dominer » les siens. La transcendance satanique contemporaine se pose ainsi comme un spectacle de l'immanence dans lequel le Dehors n'apparaît plus que comme miroir du dedans, où la figure divine, l'Autre de l'homme, n'est que la réflexion de l'homme lui-même.

Le satanisme contemporain a ainsi considérablement modifié la manière d'opérer l'abjection et le renversement de la religion catholique. Elle ne consiste plus en sa pure abjection

dans les figures de sa profanation mais constitue le *spectacle de son abjection*, c'est-à-dire le rabaissement de sa transcendance dans l'immanence des signes. La messe noire « classique », comme on la retrouve décrite chez Huysmans ou dans les annales du procès de La Voisin au XVII^e siècle, inversait les rituels catholiques pour en opérer la profanation : signes de croix inversés, cierges noirs, invocations de Lucifer et Satan au lieu de Jésus-Christ et Dieu, etc., avec comme grande finale la profanation de l'hostie introduite dans le vagin d'une femme nue qui a fait office d'autel tout au long de la célébration. Mais cette abjection demeurait toujours inscrite dans le même espace rituel de transcendance de la messe catholique puisqu'elle s'adressait à Dieu lui-même à travers le renversement de sa propre incarnation dans les signes. La messe noire d'Anton Szandor Laffey rajoute quant à elle des éléments de pur spectacle : *strip-tease*, lions en cages, célébrant vêtu du costume de Satan. La véritable profanation se produit sur ces points puisqu'elle désacralise tout au nom d'une spectacularité vide détournée de tous les dieux, un (psycho)drame ne s'adressant qu'à l'homme dans lequel la divinité elle-même est vidée de toute extériorité divine, ne présentant plus que la figure de l'immanence même, l'homme et ses propres désirs de domination sur les siens.

Un satanisme sans Dieu sans rien

Mais pour fonctionner à plein régime, cette économie de l'abjection par le spectacle doit également dépasser aussi la référence centrale à l'homme et ne laisser derrière Satan que le vide propre au langage, puisque c'est bien dans un *jeu* entre deux niveaux sémantiques, humain et spirituel, que se met en place la mécanique satanique. La messe noire entendue comme spectacle entraîne autant la figure de l'homme que celle de Dieu dans son abjection puisque le rituel désacralise avant tout la transcendance des signes. Il ne doit demeurer à la fin que du langage, pure immanence sans extériorité, ce qui apparaît effectivement dans la performance rituelle satanique, qui fait un usage d'incantations magiques dans une langue ésotérique, l'« énochien », dont on trouverait la première trace dans la biographie d'un astrologue élisabéthain. Mais ces incantations tombent complètement à l'intérieur du jeu d'ambiguïté sémantique installé par la pensée



Les fleurs du mal de Miguel A. Berlanga, 2000

DR

sataniste, car elles ne peuvent être subordonnées ni par une instance transcendantale, puisque Satan n'est qu'une figure de l'homme, ni non plus par l'instance humaine que Satan figure, puisqu'ils ne peuvent servir à aucune communication — l'énochien, en effet, n'est ni une langue vivante, ni une langue morte, elle est donc pleinement ésotérique. Les signes du rituel satanique ne sont donc rien de plus que ce pour quoi ils se donnent : des signes de signes, refermés sur eux-mêmes, des signes opaques à toute altérité : par excellence, les signes d'un Même.

Mais même la théosophie satanique ne peut aller aussi loin dans le déploiement de ses propres affirmations. D'où toute l'importance de l'enquête sur le satanisme que mène Massimo Introvigne, depuis un point de vue extérieur, puisqu'elle peut prendre sur elle le développement de la dimension proprement langagière de la pratique sataniste contemporaine et retracer plusieurs des éléments du rituel satanique que les célébrants ont adapté d'œuvres littéraires de Huysmans, de H.G. Wells et de H.P. Lovecraft, qui, à l'exception de Huysmans, n'eurent jamais de lien avec aucune « tradition » satanique. En retraçant ces sources,

Introvigne établit la dernière condition de la messe satanique contemporaine comme rituel du Même : elle n'établit par sa performance ni contact direct avec une transcendance, ni non plus un contact avec une tradition qui aurait pu la rattacher à un passé immémorial, en lien d'une quelconque façon avec un contact divin. C'est-à-dire que l'Église de Satan n'est fondée ni sur la recollection d'une parole divine, comme pour la religion chrétienne, ni sur une tradition ancienne qui pourrait opérer un contact avec l'occulte. Dans toutes les directions où nous mène l'enquête sur le satanisme, il n'y a rien à trouver que des signes pris dans la littérature, dans des romans comme dans des livres ésotériques, des signes dont seule la reprise et la répétition dans le rituel satanique établit une logique entre eux. Le spectacle du satanisme, ainsi, n'a de fondement que langagier, avec pour dernier terme non pas l'homme mais un langage sans signification, comme le langage énochien des rituels, un langage magique qui n'a jamais été pratiqué par personne, un langage qui se refuse même à la communication : un langage du Même absolu, épuré de toute altérité.

MATHIEU ARSENAULT